

La peur de l'art Une anecdote

Léo Rosshandler

Volume 12, numéro 2, printemps 2000

Peur bleue...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1074405ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1074405ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Rosshandler, L. (2000). La peur de l'art : une anecdote. *Frontières*, 12(2), 77–78.
<https://doi.org/10.7202/1074405ar>

La peur de l'art

Une anecdote

Léo Rosshandler,
artiste.

Alors que je réfléchissais sur «la peur de l'art» ou «la peur dans l'art» ou encore «la peur de faire de l'art», il m'est tombé sous les yeux un manuscrit datant du début du XVe siècle. On disait qu'il provenait d'un monastère en Saxe dont la bibliothèque avait été pillée et éparpillée lors de la Guerre de Trente Ans. Le texte rédigé dans une langue étrange composée d'éléments allemands, latins et polonais et, par ailleurs, écrit dans un caractère bizarre, m'a causé beaucoup de difficultés. J'ai enfin réussi à préparer une version française. Je la livre ici car je crois que ce récit a trait au sujet qui nous occupe.

Dans un village situé près de la frontière entre la Bohême et la Moravie vivait un peintre dont les tableaux étaient fort prisés tant par l'Église que par la bourgeoisie. Le village était tributaire du comte qui régnait sur cette région. La demeure et l'atelier de l'artiste se trouvaient à proximité du château comtal. Jour après jour, il dessinait et peignait assidûment pour satisfaire les nombreuses commandes de ses clients ecclésiastiques ou laïques. Ses œuvres se répandaient partout au pays.

Pour les églises, le peintre créait des images édifiantes, ce qui l'obligeait bien des fois à produire des scènes tristes et



Léo Rosshandler, *L'autodafé d'Adam et Ève I* (détail)

sanglantes. Les bourgeois nantis lui achetaient des paysages bucoliques ou des pièces florales hautes en couleur. Il arrivait aussi que des personnes appartenant à la meilleure société le prient de leur fournir de beaux nus féminins. Ayant le don de satisfaire toutes ces exigences, il vivait tranquille et heureux auprès de son épouse et de leurs deux enfants.

Un jour, alors qu'il était au travail, il entendit le bruit des sabots d'un cheval qui s'arrêta brusquement devant l'atelier. Délaissant son chevalet, il ouvrit la porte et se trouva, à sa grande surprise, face à face avec la comtesse. Elle avait chevauché seule pour se rendre chez lui. Après les salutations d'usage, la comtesse lui fit part de la raison de sa visite. Elle lui demanda de faire un portrait du comte peint à la détrempe (technique fort en vogue à cette époque; note du traducteur). La comtesse croyait savoir que le peintre n'aurait pas besoin de séances de pose puisqu'il avait déjà exécuté de nombreuses esquisses du seigneur régnant. Elle lui offrit une bonne somme et lui en remit tout de suite la moitié. Le peintre se mit aussitôt à préparer la toile qui devait recevoir le portrait.

Disons ici que la comtesse, mariée depuis à peine quelques mois, escomptait mener une vie heureuse aux côtés du comte. Elle dut vite déchanter. Le comte s'avéra un voyou au comportement brutal qui la rendait misérable. Désespérée, la comtesse chercha alors un moyen pour s'en libérer. C'est ainsi que lui était venue l'idée du portrait.

Quelques semaines après la visite de la comtesse au peintre, celui-ci se présenta au château pour livrer le portrait. On ne tarit pas d'éloges tant la ressemblance était frappante. La comtesse, après avoir remercié et payé l'artiste,

Photo: Édouard Lachapelle, Les Associés du Quadrige

apporta le tableau dans ses appartements. Elle passa tout de suite à l'action: proférant des incantations, elle transperça avec de longues aiguilles le visage peint du comte et s'adonna à nombre d'autres gestes meurtriers en lacérant la peinture. Celle-ci se retrouva vite en lambeaux. La comtesse se présenta ensuite au grand dîner où le comte l'accueillit avec ses habituels sarcasmes et reproches de mauvaise foi. Elle prit place à table sans lui donner la réplique.

Le dîner touchant à sa fin, le comte se sentit mal. Il se leva de sa chaise, chancela, fit quelques pas et s'écroula par terre. On le porta dans ses appartements. Les médecins de la cour s'affairèrent autour du malade sans résultat. Ils finirent par indiquer qu'il faudrait lui administrer l'extrême-onction. L'ayant reçue, le comte rendit l'âme ce même soir.

La mise au tombeau donna lieu à une cérémonie grandiose. L'archevêque, un grand ami du comte, prononça un éloge funèbre exaltant ses vertus. En effet, le comte, grand débauché devant l'Éternel, avait gouverné ses sujets avec une main de fer et les avait obligés à servir l'Église, envers laquelle il s'était toujours montré fort généreux.

Sur le chemin du retour de la cérémonie, l'archevêque fut saisi de doutes quant aux circonstances du décès subit de son ami le comte. Arrivé à son palais, il voulut en avoir le cœur net. À tout hasard, il donna l'ordre de fouiller le château de fond en comble. C'est alors que l'on découvrit cachés dans la cave les restes du tableau lacéré. On fit venir le peintre. Il fut interrogé, accusé d'avoir causé la mort du comte, condamné et pendu sans autre forme de procès.

La comtesse fut introuvable. Elle s'en était retournée chez ses parents dans un pays voisin.

Je crois qu'il y a lieu de ne rien ajouter au texte de ce manuscrit, si ce n'est de demander au lecteur de prier pour l'âme du peintre et, s'il le croit opportun, pour celle du comte. Le lecteur voudra bien y voir un avertissement quant aux dangers de la pratique des arts.

Si un jour...

Si un jour je n'avais plus peur
J'irais de lueur à noirceur
Sur les routes de mon passé
Sans pleurer sans juger
J'irais de fête populaire
À promenade solitaire
Tout doucement et d'heure en heure
Si un jour je n'avais plus peur.

Si un jour je n'avais plus peur
J'irais de bonheur à malheur
Sur tous les sentiers du présent
Sans crainte sans tourment
J'irais de plaisir à tristesse
J'irais de folie à sagesse
Tout doucement et d'heure en heure
Si un jour je n'avais plus peur.

Si un jour je n'avais plus peur
J'irais de douceur à douleur
Sur tous les chemins de la vie
Sans un mot sans un cri
J'irais de mes joies à mes peines
De mes libertés à mes chaînes
Tout doucement et d'heure en heure
Si un jour je n'avais plus peur.

Si un jour je n'avais plus peur
J'irais de laideur à splendeur
Sur les voies de mon avenir
Sans frémir et sans fuir
J'irais de travail à repos
J'irais de berceau à tombeau
Tout doucement et d'heure en heure
Si un jour je n'avais plus peur.

Si un jour je n'avais plus peur
J'irais de candeur à frayeur
Sur les traces de mon destin
Sans hier sans demain
J'irais de bon à mauvais sort
J'irais de ma vie à ma mort
Tout doucement et d'heure en heure
Si un jour je n'avais plus peur...

Réjane Charpentier

Reproduit d'*Interprétation*, vol. 5, no 1, janvier-mars 1971, p. 11-39. Cette chanson a été composée pour une émission sur la Peur écrite dans le cadre de la série *Tour de Terre*, diffusée en 1969-1970 à la télévision de Radio-Canada. Cette émission contenait de courts extraits du très beau texte de Julien Bigras: *Le monstre maternel, un monstre muet*.

Il y aurait moins de «Si» dans une chanson que j'écrirais aujourd'hui sur le thème de la peur car ils – tous ces «Si» – impliquent que les «conditions gagnantes» pourraient un jour être réunies et que je serais alors autorisée à jouir de la vie dont je dispose sans «crainte et tremblement».

Ces «Si» sont des témoignages d'espérance et je sais aujourd'hui que l'espérance est une malédiction (vous pensez bien que s'il s'agissait d'un bienfait, les dieux, ces ennemis de l'espèce humaine, ne l'auraient pas déposée dans la boîte de Pandore).

Mieux vaut faire avec la peur. Ça ne sert à rien d'espérer la voir disparaître, elle est là pour rester. C'est possible de la bâillonner et d'en crever avec ce qu'on a de meilleur, ou de la projeter et de partir en guerre contre les «autres» avec ce qu'on a de pire, mais le plus simple – le plus jouissif à mon goût! – est de lui faire une place et d'ouvrir les négociations car, si nous avons besoin de la peur quand se présente un danger réel, nous sommes en danger réel d'être manipulé par elle quand il n'y a rien, là, pour la tenir occupée et qu'elle se désennuie en jouant de sales tours dans nos psychés.